

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles BOREL

Réflexions sur le cinéma 90

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1990, tome 86, p. 156-157

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Réflexions sur le cinéma 90

Quelques-uns des plus grands réalisateurs du 7^e art ont récemment commis des films qui m'inspirent une réflexion sur l'évolution de l'art au XX^e siècle. Des noms prestigieux, tous maîtres d'un style très personnel, proposent en effet au public des réalisations qui ont en commun la volonté pathétique d'imposer l'unité au-delà des bribes atomisées que leurs sens leur permettent de percevoir. Le moyen d'y parvenir, c'est le rêve ou le récit mythique, qui, se fondant sur une réalité banale et parfaitement discontinue, permettent davantage que la simple illusion de la cohérence. On se prend à se rappeler la parole de Malraux qui affirmait que l'avenir serait mystique ou ne serait pas... Tout se passe comme si seul l'art était dorénavant capable de répondre aux défis du positivisme et du scientisme. Il y a quelque chose de baroque dans cette folle entreprise, qui ne va certes pas sans un certain artificiel. C'est là d'ailleurs que le bât blesse, car il y a du mauvais goût, signe de l'impuissance à gérer à la fois l'éthique et l'esthétique.

Kurosawa, Fellini, Godard, Wenders, tels sont les créateurs qui soulèvent mon interrogation ; *Dreams*, *La voce della luna*, *Nouvelle vague*, *Jusqu'au bout du monde* (en tournage) sont les titres des films qui suscitent ma curiosité. (On pourrait sans doute ajouter de nombreuses œuvres à cette liste assez arbitraire.) Mais j'ai choisi quelques « phares » afin de mettre en évidence le problème qui me préoccupe.

Kurosawa juxtapose 7 films ; Fellini jette sans ordre apparent ses phantasmes à la face des spectateurs ; Godard superpose plusieurs « scénarios » pour aboutir à son « film » ; Wenders annonce une œuvre qui écrira « une sorte de post-scriptum à l'Histoire du cinéma »¹. Mais si les routes de Wenders sont désolées, si l'on est « au bout du monde »¹, le vide est passionnant, parce qu'il s'en « échappe une culture très vieille »¹. Le héros de Godard « baisse son *Wall Street Journal* pour lui (à sa compagne) sourire »¹. Fellini insiste, en citant ses propres œuvres sur la justesse des analyses qu'il a faites toutes les dernières années. Tandis que Kurosawa lie ses « rêves » disparates par le continu d'une existence se déroulant de façon parfaitement cohérente au gré des expériences vécues.

¹ Citations empruntées à des interviews de ces auteurs rapportés par les *Cahiers du Cinéma* 431 / 2, Mai 1990.

Continuité sans raison apparente. « Un accident. Sans importance en fait. Une panne, là encore. » C'est ainsi que commence *La Panne* de Friedrich Dürrenmatt qui apostrophait auparavant ses lecteurs en leur demandant : « Y a-t-il encore des histoires possibles, des histoires pour écrivains ? »²

L'artiste, a-t-il encore une place dans la société ? Il est vrai que l'on n'a jamais dans l'histoire de l'humanité accordé autant de place à l'art. Les hommes ont donc besoin de beau.

La question devrait alors être de savoir quelle place l'artiste doit prendre. Doit-il divertir l'homme de la société de consommation ? Doit-il redevenir son bon génie sur le modèle des sociétés primitives ? Est-il le prêtre laïc du XX^e siècle ? Sera-t-il celui qui resacralisera le monde ?

L'intérêt évident de tous et de chacun pour l'art se voit complètement contré par l'absconsité dans laquelle il verse, dans laquelle il ne peut pas ne pas verser. C'est à se demander si l'artiste, le démiurge du futur et non l'artisan habile, est encore à même de créer. Alors que tout se défait, alors que « tout se jette dans un océan noir de pourriture »³.

L'artiste ne peut s'appuyer sur rien que sur lui-même. Peut-il dès lors encore transmettre à d'autres ce que lui seul peut vivre dans ses rêves, dans son imagination créatrice ? On a souvent l'impression que l'œuvre échappe à toute forme de code, et que plus personne, même pas l'auteur, ne peut la rattraper. *Sauve qui peut (la vie)* disait Godard il y a déjà quelques années.

Il est heureux certes que des décombres naisse la volonté de reconstruire. Les beaux débris sont ainsi utiles. Mais s'il n'y a plus d'histoire pour les artistes, les lecteurs, les spectateurs, pourront-ils avoir une histoire ?

Beaucoup d'œuvres, beaucoup de films signés par les plus grands auteurs de notre siècle s'essoufflent à ...ne pas trouver leur souffle, ou sinon à ne trouver que le souffle qui leur donne une âme l'espace d'une soirée. C'est un début, un bon début ; personne ne regrettera le temps passé à voir un des films cités plus haut. Mais ce n'est qu'un début ; et cette forme de mise en chantier perpétuelle me semble rendre difficile la construction de l'immeuble qui devrait nous abriter.

Charles Borel

² Dürrenmatt, *Die Panne*, Erzählung, 1956.

³ Je rétablis la poésie du texte maladroitement traduit : « Alles mündet in schwarze Verwesung » (Georg Trakl).